

L'AVARICE PUNIE

Vieille Légende

Le vieux bûcheron Thomas Lafranchise et sa bonne vieille Catherine allaient se mettre à table le soir du 25 décembre 1815.

C'était l'anné de la grande bataille; les loups et les marauds étaient nombreux encore dans les pays où l'on s'était battu et la misère éprouvait les populations laborieuses.

Cependant Catherine avait préparé quelque chose de bon ce soir-là.

Un plat de crêpes de sarrasin, des crêpes succulentes, car elle y avait mis deux œufs, pondus par sa poule et le lait de sa chèvre, poule et chèvre formant, avec la hache du mari, à peu près toute la fortune de ce ménage.

Tout en disant sa prière, Thomas regardait du coin de l'œil le plat fumant et je crois bien qu'il était fort distrait. Que voulez-vous, l'homme n'est pas parfaite et l'on ne mange pas des crêpes tous les jours.

Le repas allait commencer, lorsque trois petits coups secs retentirent à la porte.

Le premier mouvement du bûcheron ne fut pas exempt d'un peu d'égoïsme. Instinctivement il consulta les crêpes et il eut un instant l'idée d'enlever le plat et de le cacher dans le grand coffre de bois blanc qui servait en même temps de siège et d'armoire aux provisions. Mais la tentation ne fut pas longue.

— Ouvrez, dit-il; et si celui qui vient nous voir à cette heure tardive est pauvre et affamé comme nous, eh bien! nous partagerons de bon cœur avec lui.

Catherine ouvrit et un vieillard à longs cheveux blancs, tout couvert de neige, se montra sur le seuil.

Les deux campagnards s'empressèrent de lui offrir le meilleur morceau et de le forcer pour ainsi dire à prendre part au joyeux festin.

L'étranger n'avait pas espéré un si charmant accueil; la permission de se s'asseoir près du feu de copeaux, puis un coin dans le grenier à foin pour y passer la nuit, c'était tout ce qu'il désirait.

Mais Thomas et Catherine ne l'entendirent pas ainsi. Leur hôte fut traité avec les plus grands égards, parce qu'il était vieux et qu'il paraissait pauvre. N'était ce pas la fête du pauvre volontaire qui avait voulu naître dans une étable?

Après le souper, une bonne causerie au coin du feu; puis de gré ou de force, le voyageur dut accepter le lit de ces braves gens qui montèrent au fauil, très heureux d'avoir pu, malgré leur indigence, pratiquer une œuvre de miséricorde.

Avant d'aller frapper à la porte de l'humble cabane, l'étranger avait demandé l'hospitalité au moulin de la veuve Griffard, la riche meunière, et on l'avait menacé de mettre le gros chien de garde à ses trousses s'il ne décampait au plus vite.

Cependant on faisait bonne chère au moulin et l'on passait joyeusement la soirée. Mais la Griffard regala ses serviteurs parce qu'elle dépendait plus ou moins d'eux, malgré elle, souffrant de voir tous ces mangeurs à l'appétit robuste dévorer des ments de vicailles.

— Allez ailleurs, avait-elle dit au vieillard; il n'y a pas de place ici pour les gueux et les vagabonds!

Le lendemain matin, lorsque Catherine descendit dans son étroit cuisine, elle se crut le jouet d'un rêve. L'homme auquel son mari et elle avaient donné l'hospitalité lui apparut au milieu d'un rayon de lumière éblouissante: un cercle d'or, le nimbe des saints, l'aurore des élus de Dieu, ornait sa tête vénérable.

La pauvre femme poussa un cri d'étonnement et se mit à genoux, émue et heureuse. Son mari vint la rejoindre, tout en se frottant les yeux et se demandant s'il était bien éveillé.

— Braves gens, dit le saint-car pour un saint, c'en était un jour sur, on n'en pouvait plus de votre grande charité méritée une récompense. Vous

l'aurez aujourd'hui même. Continue à bien servir Dieu et à aimer votre prochain et vous serez heureux dans cette vie et dans l'autre.

Ayant dit cela, il disparut.

Nos campagnards restèrent un moment sans pouvoir parler. Puis Catherine, un peu plus hardie que son vieux, s'écria: — Si c'est un rêve, c'est un beau rêve!

— Dis plutôt une vision, remarqua Thomas. Nous avons vu et entendu ce qui s'est passé ici. Mais ne trouves-tu pas que notre hôte ressemblait beaucoup au Saint-Pierre du maître autel?

— En effet, c'est bien son portrait qui est à l'église!...

Tout en causant, la bonne vieille, qui n'aimait pas l'oisiveté, avait pris un coupon de toile dont elle voulait faire des chemises pour son homme, et elle se mit à l'ouvrage.

Os surprise! plus elle le déroulait et plus le coupon paraissait s'allonger. Il y en avait tant et plus, et puis encore, et encore plus, et déroula, et déroula, sans trêve ni repos, jusqu'à une heure avancée.

Il y avait là de la toile forte et fine, souple comme de la soie, blanche comme la neige; il y en avait pour une fortune.

Inutile de dire que la chose s'ébruita et que la meunière, qui avait chassé un si généreux visiteur, en fit une maladie.

L'année d'après, juste à la même heure, le même voyageur frappa à la porte du moulin.

Et il va sans dire qu'on lui ouvrit avec empressement et qu'on ne ménagea ni le beurre ni le sucre pour lui préparer un bon régal, et qu'il eut le meilleur lit de la maison.

Le lendemain surtout, au moment où le grand saint allait repartir pour le ciel, cette vieille hypocrite de meunière se traîna d'un bout de la chambre à l'autre, à genoux et les bras en croix.

Puis, quand il eut disparu au milieu d'une nuée lumineuse, la Griffard eut le moment venu de recevoir la récompense. La toile de Catherine lui jouant toujours dans la tête; elle en chercha une pièce et, armée d'une paire de ciseaux — comment cette idée lui était-elle venue — elle se mit à couper...

Couper quoi? Elle n'en savait rien, mais elle coupait toujours, des bandes larges comme la main, et si vite, que toute la pièce y passa en moins d'une heure. Après cela, ce fut le tour des rideaux, des robes, des serviettes, des sacs à blé, à farine et à son. Vers minuit, il ne restait plus rien à couper et la meunière s'abattit comme une masse inerte, terrassée par la fatigue. Quand elle revint à elle le lendemain, sa douleur fut grande, car elle avait détruit une partie de sa fortune.

Heureusement pour elle... et pour beaucoup d'autres, la leçon ne fut pas perdue. On comprit, au moulin comme au village, que l'avarice est un vilain défaut et que, dans les œuvres charitables, c'est l'intention surtout qui est prise en considération là haut.

JEAN LEFRANC.

POURQUOI LAMORICIERE SALUAIT TOUTES LES SŒURS QU'IL RENCONTRAIT

C'est après le premier siège de Constantine, dont l'échec avait démoralisé les soldats français. Une sorte d'épidémie de nostalgie avait envahi le corps expéditionnaire, et les hommes, vieux ou soldats, déperissaient et mouraient sans maladie caractérisée. Lamoricière, alors colonel des zouaves, passait sa vie dans les hôpitaux et dans les ambulances, sans pouvoir parvenir à les remonter.

À toutes ses paroles, tous répondaient invariablement par un hochement de tête, un sourire résigné et par ces deux mots: "Ce qu'il nous faudrait, c'est notre mère et M. le curé." On ne pouvait les faire sortir de là. Bien qu'incroyant à cette époque, Lamoricière fut frappé et touché de cette idée fixe, et, déguisant son émotion sous un accent de colère: "Puisque

vous en voulez des curés, s'écriait-il, eh bien! on vous en fera! lanquère!" Sur le conseil du maréchal Clausel, il écrivait à la reine Marie-Amélie, et voici la fin de l'histoire racontée par lui-même: "Douze jours s'écoulèrent. Un matin, après une mauvaise nuit pendant laquelle un sergent et un clairon de mes zouaves avaient succombé, je sortais de l'ambulance pour me rendre sur le quai, lorsque je vis accourir le gardien du sémaphore, prévenu de mon anxiété. Colonel, cria-t-il, un brick de guerre en vue! il y a des religieuses! — A ces mots, je monte sur mon canot et je vole vers le brick; en sautant sur le pont je m'écriai: "Allons vite, mes Sœurs! il y va de la vie de braves gens!" Elles étaient six, ces chères femmes. Deux secondes leur suffirent pour prendre en main leur petit bagage. La garde qui m'attendait leur présentait les armes. Le commandant les salua de son épée! l'équipage poussa trois hurrahs, et l'aspérant avait à peine dégringolé l'échelle pour leur donner la main, qu'elles étaient dans le canot, tout émus des honneurs qu'on leur rendait. En débarquant, sans nous donner le temps de respirer, nous courûmes à l'ambulance. Le malades étaient prévenus de notre arrivée. Dès qu'ils aperçurent de la porte de la première salle la pointe des cornettes blanches, ce furent des acclamations, des cris de joie qu'il faut avoir entendus pour s'en faire une idée. Ils se tenaient debout et semblaient guéris. C'était la France et leurs mères qui venaient à eux

À compter de l'apparition des Sœurs, les décès s'arrêtèrent des annonciateurs arrivèrent le lendemain. Huit jours après, les fièvres étaient tous rentrés au corps, l'ambulance fermée, et les blessés en voie de guérison. "Vous comprenez, ajoutait Lamoricière en retroussant sa moustache, pour se distraire d'un retour d'attendrissement, pourquoi je suis l'admirateur des Sœurs, et pourquoi je salue toujours celles qui je rencontre."

MADAGASCAR

New-York, 6. — On écrit de Paris que M. Delcassé va soumettre à la signature du président de la République un décret créant un régiment de tirailleurs de Madagascar à trois bataillons. Le premier bataillon de ce régiment sera constitué par un bataillon actuel des tirailleurs de Diégo Suarez, composé d'indigènes sakalaves. Pour la formation des deux autres, on compte sur de nombreux engagements volontaires contractés par les comoriens réfugiés à Zanzibar. Ces Comoriens sont au nombre d'environ douze mille et, à la suite d'une entente entre le consul français à Zanzibar et le gouvernement anglais, ces Comoriens pourraient servir sous le drapeau français.

LA MONNAIE PONTIFICALE.

Autrefois, dans les États pontificaux, la monnaie ne portait pas l'effigie du Souverain-Pontife, mais son écusson et des sentences capables de rappeler aux riches leur devoir.

Voici quelques-uns de ces sentences:

Qui est vraiment pauvre? L'avare. — Toi qui me gardes avarement, tu seras frustré. — L'avare et l'usure sont la mort de l'âme. — Ne désire pas l'argent, n'aime pas l'or, ne mets pas la ton cour; beaucoup se sont ainsi perdus. — Que je te sois comme de la boue. — Je suis la racine de tout mal. — Si tu veux te sauver ne m'aime pas. — Que sert à l'homme de posséder l'or et l'argent, s'il vient à perdre son âme? — Je ne saurais t'apporter la paix; que je ne t'apporte pas la ruine. — Si je ne suis qu'une obole je te nuirai moins, et toutefois

crains qu'une obole ne suffise à te rendre coupable. — O riches, malheur à vous! Malheur à vous qui êtes pleins, vous avez des pauvres, ne les oubliez pas. — Dieu est charité. Ouvrez la main aux pauvres, donnez et il vous sera donné, etc...

Si ces maximes ne figurent plus sur les monnaies modernes il serait à désirer qu'elles soient dans le cœur de tous les chrétiens.

CONDAMNÉ A MORT

L'un des attentats le plus graves qui aient été commis au mois de juillet pendant la grande grève des chemins de fer vient d'avoir son épilogue devant le cour d'assises du comté de Yolo, à Woodland, Californie.

On n'a certes pas oublié que plusieurs grévistes firent dérailler près de Sacramento un train du Southern Pacific qui transportait des troupes fédérales. Le mécanicien du train et quatre soldats furent tués. Après des longues et difficiles recherches les principaux auteurs de cet attentat furent décelés et arrêtés, et l'un d'eux, S. D. Worden, a été récemment en jugement à Woodland. Le procès, il est à peine besoin de le dire, a fait sensation, et bien que Worden eût été défendu par un des avocats les plus en renom de la Californie, le jury l'a déclaré coupable de meurtre au premier degré.

Worden vient d'être traduit de nouveau devant la cour s'assises pour y entendre sa sentence, et il a été condamné à être pendu le 12 février prochain.

LE PAPE.

À DROIT DE POSSEDER DES DOMAINES EN FRANCE.

(Du Monde)

Une affaire retentissante, dont le Monde a rendu compte en son temps, le procès en nullité de testament intenté par les héritiers de Mme du Plessis Bellière au pape, que la marquise avait institué son légataire universel, vient d'être rayé du rôle au moment où elle allait venir devant la chambre civile de la cour de cassation à Paris. Une transaction est intervenue entre les héritiers de la marquise du Plessis Bellière et le St-Siège, et la cause a été supprimée.

Cette solution inattendue est d'ailleurs propre à satisfaire tout le monde: le souverain pontife, dont le droit a été solennellement reconnu par la cour de cassation (chambre des requêtes) au mois d'avril dernier; Mgr. Ferrata, nonce apostolique, bénéficiaire actuel du legs; enfin, les héritiers de la testatrice.

Chacun des héritiers de la marquise du Plessis-Bellière recevra, à titre d'indemnité, une somme variant, dit-on, de 300 à 400,000 francs, et le saint-siège entrera en possession de l'héritage de la marquise. L'hôtel de la place de la Concorde deviendra, comme l'a voulu la testatrice, l'hôtel de la nonciature. Et le nonce apostolique de Paris aura également la jouissance du domaine de la somme dont la propriété ne sera plus discutée au saint-siège.

Les héritières de la marquise du Plessis-Bellière sont nombreuses, environ une douzaine. Nous ne parlons, bien entendu de ceux dont le droit éventuel à l'héritage était parfaitement établi. Lorsque le pape les aura tous désintéressés, il ne lui restera pas, du legs de la marquise, une bien grosse somme d'argent. Mais les deux immeubles dont nous avons parlé représentent une fortune considérable.

Le procès qui vient de se terminer aura eu, en outre, le résultat de faire reconnaître solennellement, par la cour suprême, le droit qu'à le souverain pontife de posséder en France, comme tous les autres souverains.

PENSEES.

De toutes les calamités, une des douloureuses est le malheur méprisé.

La langue des femmes et leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

Celui pour qui nulle différence n'existe entre un homme et un autre est atteint d'une folie sans remède.

L'exemple est une morale vivante qui produit toujours plus d'impression que la morale qu'on trouve dans les livres.

Celui qui ne sait rien se croit parfois habile, parce qu'il ne sait pas qu'il ne sait rien.

On ne doit jamais rougir d'avouer qu'on a tort, car en faisant cet aveu on prouve qu'on est devenu sage.

Les personnes sensibles désirent qu'on les aime; les personnes vaines ne sont contentes à moins qu'on ne les préfère.

Si chacun attend d'un homme ou de tous le salut, demeurant lui-même les bras croisés, nous sommes perdus. A chacun d'agir pour sa part en homme de sens, en homme de cœur.

Les hommes se reconnaissent aux sentiments autant qu'aux noms. Les idées généreuses sont une parenté entre les étrangers.

La raison est la base et la garantie de la vertu; la raison n'a pas de prise sur les esprits faux; c'est donc peine perdue que de chercher à les convaincre.

Si les gens se disaient les uns aux autres ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait au monde que des gens brouillés.

Une brave femme venait de perdre son mari.

A douze heures de l'après-midi, on l'avait conduit à sa dernière demeure.

Le soir, les voisins vinrent rendre visite à la veuve.

Vous vous consolez, dit une voisine.

C'est bien triste, tout de même ajouta une autre.

La maison doit vous sembler bien déserte, fit une troisième. Hélas! sanglota la veuve je me fais l'effet d'être seule au monde car enfin, le pauvre cher homme d'unis notre mariage... c'est la première fois qu'il décroche.

Un vieux garçon fait la cour à une vieille dévote et dans l'exubérance de sa passion, il se permet de lui imprimer un baiser sur sa bouche!

Comment, dit-elle, pouvez vous être assez audacieux, aussi soucieux des convenances? Mais, mademoiselle, vous m'avez encouragé.

Encouragez! allons donc. Je voudrais bien savoir comment je vous si encouragé.

Mademoiselle, vous avez enlevé vos lunettes!

UN MYSTERE ECLAIRCI.

Annie Mahoney, l'une des femmes arrêtées à Chicago à propos de l'assassinat d'Alfred Barnes, le concierge de la maison connue sous le nom de Hiawatha Flats, dont le corps, affreusement mutilé a été trouvé dans une vieille caisse d'emballage, a fait des aveux qui jettent une lumière complète sur ce drame à sensation.

Annie a vécu maritalement pendant cinq ans avec Barnes, et c'est pour se venger de ce qu'il l'avait abandonnée récemment qu'elle a conçu l'infâme projet de la faire assassiner par Edmund Jordan. Celui-ci, qui était, comme on sait l'aide de Barnes, courissait justement Annie et convoitait en même temps la place de concierge.

Dans ces conditions, Annie n'a pas eu de grandes difficultés à mettre son odieux projet à exécution. Lorsque tout a été prêt, Barnes a été attiré au sous-sol des Hiawatha Flats, où Jordan l'a tué à coups de hache, sous les yeux même d'Annie. Cette mégère a aidé ensuite l'assassin à mettre le corps dans la caisse, et à le transporter dans l'allée de Wood lawn avenue, où il a été trouvé ensuite.

Confrontée avec Jordan, Annie a renouvelé ses aveux devant lui, sans manifester la moindre émotion ou le moindre remords. Voyant qu'il était inutile de nier plus longtemps, Jordan a reconnu l'exactitude de l'histoire racontée par Annie Mahoney. Toutefois il prétend qu'il n'aurait jamais consenti à assassiner Barnes, s'il n'avait pas su que celui-ci, craignant qu'il ne lui prit sa place, avait formé le projet de l'empoisonner et s'était même procuré du poison à cet effet.

SPECIAL OFFER

FOR THE YEAR 1895

FOR \$1.10

WE WILL SEND

L'IMPARTIAL

FOR ONE YEAR.

THE ILLUSTRATED HOME GUEST

FOR ONE YEAR, AND

20 Complete Novelettes

By POPULAR AUTHORS.

We have arranged with the publisher of the popular Illustrated Library and Family Paper, published monthly, and containing Serial and Short Stories by the most popular authors, French, English, American, Household, Children's and Humorous Departments, and everything to amuse, entertain and instruct each member of the family circle. Among the writers whose stories constantly appear in THE ILLUSTRATED HOME GUEST are Mrs. Emma D. E. Southworth, Mrs. Mary J. Holmes, Charlotte M. Bransome, Mrs. Ann S. Stephens, Mrs. May Agnes Fleming, Ella W. Pierce, Mrs. Jane G. Austin, Emma Garrison Jones, Mary Kyle Dallas, Sylvanus Cobb, Jr., Emerson Bennett, A. Conan Doyle, and many others. It is a high-class publication for the family circle, handsomely printed, beautifully illustrated, and while it is always interesting and never dull, it is pure in moral tone, not an objectionable word or line being allowed to enter its columns. You will be delighted with this charming paper, and eagerly welcome its monthly visits.

THE ILLUSTRATED HOME GUEST

is a large and handsome 16-page, 64-column illustrated library and family paper, published monthly, and containing Serial and Short Stories by the most popular authors, French, English, American, Household, Children's and Humorous Departments, and everything to amuse, entertain and instruct each member of the family circle. Among the writers whose stories constantly appear in THE ILLUSTRATED HOME GUEST are Mrs. Emma D. E. Southworth, Mrs. Mary J. Holmes, Charlotte M. Bransome, Mrs. Ann S. Stephens, Mrs. May Agnes Fleming, Ella W. Pierce, Mrs. Jane G. Austin, Emma Garrison Jones, Mary Kyle Dallas, Sylvanus Cobb, Jr., Emerson Bennett, A. Conan Doyle, and many others. It is a high-class publication for the family circle, handsomely printed, beautifully illustrated, and while it is always interesting and never dull, it is pure in moral tone, not an objectionable word or line being allowed to enter its columns. You will be delighted with this charming paper, and eagerly welcome its monthly visits.

TWENTY COMPLETE NOVELLETES

By Popular Authors: is a large and handsome book of 122 large double-column octavo pages, nicely printed in clear bold, readable type on good paper, and handsomely bound in colored paper covers. It contains 20 full-length, complete novelettes, each by a well-known and popular author, each one of which is intensely interesting. It comprises a whole season's delightful reading, and is by far the largest and finest collection of complete popular novelettes ever published in a single volume. The titles of the twenty complete novelettes contained in this book are as follows:

- Under the Holly Berries. By Charlotte M. Bransome.
- The Phantom Wedding. By Mrs. Emma D. E. Southworth.
- The Green Warbler. By Mrs. Henry Wood.
- Monna and Navigator. By "The Doctor."
- The Handman of Antwerp. By Mrs. Ann S. Stephens.
- The Story of a Lad. By Mrs. May Agnes Fleming.
- Old Knickerbocker Hall. By Mrs. M. E. Braden.
- Blissful Childhood. By Alexander Dumas.
- A Tale of Three Cities. By H. H. Hargard.
- A Bird in the Air. By Julia Verne.
- The Story of Helen. By Amelia M. Donley.
- The Captain of the Polo-Star. By A. Conan Doyle.
- The Sultan's Secret. By Mrs. Jane G. Austin.
- The Bird in the Hand. By Mrs. W. G. Collins.
- The Heiress of Whitton Grange. By M. E. Braden.
- How Fern. By Mrs. Kyle Dallas.
- The Blacksmith's Daughter. By Ella W. Pierce.
- The Sculptor of Medusa. By Sylvanus Cobb, Jr.
- The Palace of Happiness. By Mrs. Mary J. Holmes.
- Ashecroft Hall. By Emma Garrison Jones.

PLEASE REMEMBER

that we send the L'Impartial or one year. The Illustrated Home Guest for one year, and the book, "Twenty Complete Novelettes By Popular Authors," all postpaid by mail upon receipt of only \$1.10.

Address all letters:

L'IMPARTIAL

Tignish, P. E. I.

BOOTS AND PAPERS

YOU MAY SMILE IF YOU WISH.

Some of the boys did smile when I started a grocery store in connection with my Boot, Shoe & Harness trade this fall. But I consider I have the smile on them now, for the grocery business panned out 50 per cent better than I expected. The low price and excellent quality of Flour, Tea, Sugar, Spices, Oil, Tobacco etc. that I kept did it for me. This question is often asked. How can that Young Brennan sell groceries so cheap and good? Well my friends the reason is that I want to get your custom in this trade the same as I have it in Boots, Shoes, Rubbers and Harness. Now for the Xmas Holidays I am still going to sell cheaper. You say I can not do it, but I must be allowed the privilege of saying I can, for I have cut off more expenses this month and I am going to give the benefit of the cut to you sure. I have a very nice assortment of fancy goods and toys for Christmas that must be sold, also different varieties of the most beautiful confectionary. I have a market for another pig, 3 geese, 2 ducks and 11 chickens and all the oats I can get, still paying the highest cash price. Wishing you all a very merry Christmas and a happy New Year, I am still your obedient servant,

J. ALBERT BRENNAN

EELS & SMELTS

Highest cash price paid for Eels and Smelts. Jerome J. Buote Little Tignish Nov 29 1894